

Renaissance africaine

Les paradoxes de l'Afrique du Sud

... Régis Marion-Veyron, Lausanne
Psychiatre

L'Afrique du Sud est parfois présentée comme un modèle de « renaissance africaine », sur fond de problèmes patents comme la pandémie du sida. C'est à partir de ce clair-obscur largement débattu, que R. Marion-Veyron, qui a travaillé durant plusieurs mois dans un hôpital sud-africain, propose quelques réflexions. Il montre le danger d'un discours politique qui fleure le scientisme.

A l'évocation de l'Afrique du Sud, les mêmes expressions reviennent souvent depuis son accession à la liberté (1994). Miracle politique, moteur économique du continent africain mais aussi *renaissance africaine*. Pourtant ce pays est celui des contrastes, où le fossé entre Blancs et Noirs reste criant malgré l'apparition d'une élite noire stimulée par le Black Economic Empowerment (BEE), où le déni stupéfiant de l'infection VIH par les autorités grèvera le pays pour les décennies à venir, où la violence est omniprésente, non seulement dans les grandes villes (Johannesburg, Durban) mais plus encore dans l'intimité des familles.

Si l'élan de cet article vient en premier lieu de la problématique du sida, il ne faut pas y voir seulement la reprise du problème le plus médiatisé actuellement, mais aussi la confrontation quotidienne à des histoires de vie marquées par la pandémie du VIH.

Le retard sud-africain

La décennie qui a suivi l'accession de l'Afrique du Sud à un régime démocratique (1994-2004) est aussi la période où l'on a assisté à deux évolutions épidémiologiques radicalement opposées,

frappant la plupart des spécialistes du domaine de la santé : certains l'auront déjà deviné, il s'agit de celles de l'infection par le VIH dans deux pays, l'Afrique du Sud et l'Ouganda.

Alors que les médias en général, mais surtout les grandes revues médicales, ont pu parler d'un « miracle ougandais », l'évolution de l'Afrique du Sud fut, elle, catastrophique. En 2003, le taux de prévalence du virus VIH y atteignait 21 % chez les 15-49 ans. Or c'est seulement cette année-là que le gouvernement sud-africain a enfin lancé un programme de traitement digne de ce nom (renonçant de mauvaise grâce aux vertus de l'ail que la ministre de la Santé, médecin, préconisait officiellement...). Ce programme de distribution prend beaucoup de temps à s'implanter et les moyens mis à disposition sont parfois dérisoires au vu des besoins, comme j'ai pu le constater dans la Province du Limpopo (nord-est du pays), une région rurale et particulièrement défavorisée.

La comparaison avec l'Ouganda ne souffre aucune discussion : la prévalence pour la même population adulte y était de 18 % il y a 10 ans (avec des chiffres avoisinants les 50 % pour la capitale Kampala), pour chuter à 6 % en 2003. Les moyens mis en œuvre pour lutter contre l'épidémie dans ce pays, mais

aussi les causes réelles de ce succès, ont suscité de nombreuses réserves, notamment, pour les moyens, une moralisation militaire et machiste de la société et, pour les causes, l'accession récente au pouvoir (fin des années 80) du régime de Y. Museweni.¹

En effet, l'histoire des mouvements révolutionnaires d'Afrique montrerait une énergie et une créativité étonnantes au cours des premières années qui suivent la mise en place de nouveaux gouvernements. Le président Museweni a ainsi pris très au sérieux le risque du VIH (découvert d'abord chez ses soldats) et aura fait de la campagne contre le virus un objectif politique majeur. Les critiques comme les nuances ne doivent donc pas faire oublier que là où l'Ouganda a relevé un défi écrasant, l'Afrique du Sud a clairement échoué...²

Inquiétantes dérives

Face au sentiment d'impuissance qui peut nous saisir tous lorsqu'on évoque les ravages du sida, le président de l'Afrique du Sud Thabo Mbeki a proposé de nombreuses pistes pour le développement de son pays, mais aussi pour le continent africain. Ces innovations économiques (le NEPAD, partenariat économique entre pays africains), politiques (le PEM, sorte de système de contrôle de bonne gouvernance entre dirigeants africains) ou encore culturelles ont pu être regroupées de manière assez heureuse sous la bannière d'une *renaissance africaine*, mais non sans susciter des controverses.

Si je mets en perspective ce thème et celui de l'épidémie de sida, c'est parce que T. Mbeki lui-même a fait le rapprochement entre la peste qui ravagea l'Europe au XIV^e siècle et la Renaissance qui fleurit au siècle suivant en Italie,

puis dans toute l'Europe. Pourtant l'aspect louable de ce programme ne doit pas masquer son volontarisme. Ni son appellation prestigieuse inciter aux raccourcis.

Que le volontarisme soit au cœur d'un programme politique, nul ne saurait en être surpris. C'est aussi un volontarisme acharné qui a permis les résultats évoqués plus haut pour l'Ouganda. Qui plus est, T. Mbeki ne pourra pas être accusé de faire une *renaissance* au détriment des femmes, l'ANC s'étant toujours montré remarquablement clair à ce sujet, dès sa prise du pouvoir et jusqu'à aujourd'hui. Il y a cependant deux risques majeurs qui guettent la noble entreprise du président de l'Afrique du Sud.

L'aspect plus ambigu de ce volontarisme est à rechercher dans la confusion qu'il entraîne parfois. Depuis le début des années 90, en effet, des historiens s'inquiètent d'une dérive qu'ils voient de plus en plus à l'œuvre chez leurs confrères africanistes, qu'ils soient africains d'origine, afro-américains ou européens.³ Pour le dire d'un trait, ces auteurs observent

- 1 • A. de Waal, « A disaster with no name : the HIV/AIDS pandemic and the limits of governance », in *Learning from HIV*, edited by G. Ellison, M. Parker and C. Campbell, Cambridge University Press, 2003.
- 2 • Cette comparaison est instructive dans le cadre d'une réflexion plus générale sur le développement du continent africain. Analyser l'évolution contemporaine de deux pays africains dans un champ précis, mettre en parallèle leurs ressources et leur histoire permet d'aborder sous un autre angle les questions complexes et intimidantes du développement du continent, notamment la responsabilité des pays occidentaux, des gouvernements africains et le cortège des thèmes associés.
- 3 • Une bonne introduction à ces questions peut être lue dans le n° 79 de *Politique africaine* (octobre 2000, pp. 165-191) qui présente un dossier consacré à la parution de deux ouvrages, dont un ouvertement polémique, dirigés contre cette tendance du discours africaniste contemporain.

qu'une juste motivation (la réhabilitation de la valeur des peuples africains écrasés depuis des siècles par la traite esclavagiste, puis le colonialisme) ne doit pas devenir de la mauvaise science (où les convictions plus que les preuves historiques finissent par rendre le discours africaniste plus mythologique qu'historique).

Le débat fait toujours rage et n'est pas prêt de s'éteindre. Or ma conviction est qu'il n'est pas affaire de spécialistes uniquement. En effet, l'ambitieux programme de T. Mbeki n'est pas sans lien avec cet affrontement. Il s'en nourrit et le nourrit. Les exemples sont légion et la *renaissance africaine*, pour légitime qu'elle soit, porte en elle une grande ambiguïté. Le volontarisme politique ne peut se confondre avec les sciences historiques. Habiller un discours politique, proche de l'idéologie, avec des oripeaux scientifiques est dangereux. L'Europe sait les écueils de ce type de mariage.

L'autre risque que je vois poindre touche au rapprochement indirect fait entre la peste du XIV^e siècle et l'épidémie contemporaine du sida. Cela peut pa-

raître intéressant au premier regard ou tout simplement anodin. A y regarder de plus près, on peut cependant déceler une subtile mystification qui laisse songeur lorsqu'on connaît l'aspect tragique de l'épidémie et les combats politiques qu'elle a entraînés au cours des dernières années en Afrique du Sud.

La peste était en effet une infection alors incurable et aucune ville, aucun pays n'avaient d'autre ressource que l'isolement des pestiférés qui mourraient dans des conditions atroces. Quel rapport avec les moyens que nous maîtrisons aujourd'hui dans la lutte contre le sida ? Il est difficile de ne pas voir dans ce rapprochement un raccourci maladroït (dans le meilleur des cas). La maladresse devient outrage si on rappelle que les activistes du TAC (Treatment Action Campaign) ont dû poursuivre le gouvernement et obtenir gain de cause pour que soit enfin implanté dans le pays un programme de traitement antirétroviral de grande envergure. T. Mbeki et sa ministre de la Santé se sont résolus de mauvaise grâce, sous une intense pression internationale également.⁴ La mise en place de ces traitements reste encore lente et rencontre des résistances actives dans certaines régions.⁵

On l'aura compris, mon propos se veut le contre-pied du discours économiste largement répandu, qui voit dans l'Afrique du Sud un des seuls pays africains « sérieux », l'autre étant le Botswana...

4 • Quelques semaines avant mon départ d'Afrique du Sud (décembre 2005), la ministre de la Santé encourageait un symposium controversé sur la gravité des effets secondaires du traitement antirétroviral...

5 • Stevens Robins, « Long Live Zackie, Long Live : AIDS activism, Science and citizenship after Apartheid », in *Journal of South African Studies*, vol 30, n° 3, septembre 2004, pp. 651-672.

Campagne de prévention du sida, Soweto



où l'épidémie du sida est encore plus terrifiante !⁶ Le contre-pied également d'un discours naïf sur une *renaissance africaine* qui jaillirait par la seule volonté d'une élite politique, probablement sincère mais bien éloignée des préoccupations concrètes et vitales de ses citoyens.

Cette *renaissance* est le vœu de tous mais sa réalisation, pour le moins discutable, amène quelques réserves. Est-on dans un volontarisme politique irréaliste ? Dans une réécriture mythologique de l'histoire ? Pire encore, dans un camouflage plus ou moins conscient de la part du gouvernement sud-africain actuel de sa gestion catastrophique de l'épidémie du sida ?

Des voix critiques

Personne ne peut répondre aujourd'hui d'une manière univoque à ces interrogations. Tout au plus peut-on se tourner vers les analyses généreuses et lucides qui émergent depuis quelques années en Afrique du Sud.

Celle d'Allister Sparks d'abord. Dans son dernier livre, *Beyond the miracle*, paru en 2003, ce journaliste célèbre pour son opposition à l'apartheid relate les points forts de la dernière décennie. Il le fait avec chaleur et son enthousiasme pour la reconstruction de son pays est évident. Mais il se montre sans complaisance pour les errances du gouvernement actuel (gestion politique de l'épidémie du sida, silence troublant sur les dérives politiques du Zimbabwe, menaces sur la liberté de presse).

Dans le monde religieux également, une voix réclame toujours autant d'attention : Desmond Tutu continue contre vents et marées à détonner par ses prises de position. Au point que ce chantre de la libération s'est vu vertement critiqué par le président T. Mbeki, suite à une allocution particulièrement remarquée (*Nelson Mandela Lecture*, novembre 2004). A la fin de son discours, D. Tutu a plaidé pour le développement d'un esprit critique authentique dans la société sud-africaine. Cet esprit doit toujours accompagner le sentiment de joie légitime qu'il ressent, et qu'il appelle ses compatriotes à ressentir, face aux réussites de leur pays. Apparemment, cet esprit n'est pas du goût du président ni de la ministre de la Santé.

Je conclurai par une observation sur la position de l'Eglise anglicane sud-africaine face au sida. A la suite de son ancien archevêque de Cape Town, elle se trouve être probablement la seule aujourd'hui qui défende une position réaliste. Par mon expérience locale, j'ai constaté que ses ministres prônaient un engagement sans réserves pour les personnes atteintes par la maladie, tout comme une prévention digne de ce nom. Nous voilà bien loin des déclarations dogmatiques et intransigeantes de l'Eglise catholique sur l'usage du préservatif, mais aussi des discours souvent délirants des Eglises pentecôtistes et charismatiques, en vogue aujourd'hui, où l'on répète inlassablement que la force de la prière a permis à des croyants de voir leur séropositivité disparaître...

R. M.-V.

6 • C.f. J.A. *L'Intelligent*, L'Etat de l'Afrique, HS n° 8, 2005, p. 237.